

La logique interlocutoire. Un programme pour l'étude empirique des jeux de dialogue

Interlocutory Logic. A Program to study empirically Games

Alain Trognon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5828>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5828

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 411-425

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Trognon, « La logique interlocutoire. Un programme pour l'étude empirique des jeux de dialogue », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5828> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5828

> NOTES DE RECHERCHE

ALAIN TROGNON

Groupe de recherche sur les communications

Université Nancy 2

Alain.Trognon@univ-nancy2.fr

LA LOGIQUE INTERLOCUTOIRE. UN PROGRAMME POUR L'ÉTUDE EMPIRIQUE DES JEUX DE DIALOGUE

Résumé. — La logique interlocutoire est une démarche générale d'analyse des dialogues qui, à partir de leur surface discursive, déploie inductivement leurs dimensions socio-cognitives. Adaptée à l'étude de tout dialogue : naturel ou professionnel, de face à face ou médiatisé, la logique interlocutoire permet de décrire formellement tant des jeux de dialogues globaux, comme les dialogues homme-machine, les psychothérapies, les différentes sortes de débats, etc., que des événements dialogiques, comme l'élaboration conjointe d'une cognition commune, un événement que l'article illustre en se référant à un dialogue de relève de poste de travail dans une entreprise de production de papier.

Mots clés. — Pragmatique, interaction, dialogue, logique interlocutoire, raisonnement humain, apprentissage.

La conversation, qui est un objet empirique à situer à l'interface du collectif et de l'individuel, est maintenant conçue comme un phénomène tout à fait central. À un grain macroscopique d'analyse – sociologique –, les conversations sont comme les creusets des représentations sociales. Certes, leurs produits s'organisent ensuite de façon relativement autonome, indépendante de leur origine, créant ces configurations caractéristiques des représentations sociales, mais sans échapper pour autant aux interactions conversationnelles qui les réactualisent, les créent et les détruisent constamment. Du reste, c'est en ce sens que Serge Moscovici pouvait écrire, il y a près de vingt ans, que « les représentations sont l'output d'un bavardage incessant, d'un dialogue permanent entre les individus » (1985 : 93 ; cf. également Doise, 1990) ; un point de vue qui lui sera reproché, quoique d'une façon pas toujours convaincante (Jahoda, 1988 : 207). D'un autre côté, à un grain microscopique, disons psychologique d'analyse, « la conversation ordinaire est le moyen principal de l'interaction dans le monde social et la forme primaire à laquelle les enfants sont exposés et à travers laquelle la socialisation s'effectue. Il y a [donc] toutes les raisons de supposer que les structures des bavardages banals constituent une sorte d'assise sur laquelle s'appuient, se reconnaissent et s'expérimentent les formes plus spécialisées de communication, caractéristiques, par exemple, des cours de justice, des classes d'école, des interviews journalistiques, des interactions patient-médecin, et ainsi de suite [...]. Il est clair, par conséquent, que l'étude de la conversation ordinaire fournit une approche de principe à la description des traits distinctifs de ces formes plus spécialisées d'interaction et aussi des interactions qui impliquent des asymétries de statut, de genres, d'ethnicité, etc. » (Heritage, 1990 : 45). En tant que moyen principal de l'interaction sociale, la conversation de face-à-face est alors le cadre primaire, basique (Clark, 1996 : 24), prototypique (Levinson, 1983 : 284), fondamental (Bange, 1987 : XIII) de l'usage du langage : « Pour la plupart des gens, la conversation est le cadre le plus commun et pour beaucoup, c'est même le seul cadre d'usage du langage. Pratiquement toutes les langues ont été presque entièrement des langues parlées. Enfin, la conversation est aussi le berceau dans lequel les enfants apprennent leurs langues maternelles » (Clark, 1996 : 24). Elle est également, puisque le langage naturel constitue un « instrument [...] maximale-ment efficace [...] pour atteindre les buts sociaux d'expression et de communication des pensées [et dont] la rationalité est inhérente. » (Vanderveken, 1988 : 63), la matrice dont émergent les cognitions. D'ailleurs, la « méthode clinique » inventée par Piaget (1926/1947 ; cf. Perret-Clermont, Shubauer-Leoni, Trognon, 1992) dans les années 20, qui constitue une sorte de conversation au cours de laquelle un expérimentateur cherche à savoir si un enfant « possède » certaines représentations conceptuelles (la conservation des liquides par exemple), repose implicitement sur cette thèse, bien qu'elle n'ait pas été explicitement théorisée selon un tel point de vue.

Examiner l'interaction langagière, et l'examiner de telle sorte qu'on puisse y repérer la genèse psycho-sociale des relations interpersonnelles et des pensées, voilà bien un programme qu'on peut maintenant qualifier d'empirique, du moins de technologiquement empirique. Il est cependant nettement moins avancé d'un

point de vue théorique et méthodologique. En effet, sur ce plan, on ne dispose toujours pas d'une théorie globale. Si le côté « accomplissements des rapports sociaux » a été pas mal exploré dans le cadre de la *Conversational Analysis*, il est loin d'en aller de même du côté cognitif qui, semble-t-il, fait l'objet d'une réticence de deux côtés. D'une part, que ce soit en psychologie cognitive (Trognon, 1992a et b ; Trognon, Retornaz, 1989) ou en psychologie du travail (Grusenmeyer, Trognon, 1995, 1996, 1997 ; Trognon, Grusenmeyer, 1997), les psychologues étudiant la cognition se sont généralement détournés de l'interaction ; à quelques exceptions près, surtout en psychologie du développement. D'ailleurs, même s'ils désiraient s'intéresser à l'interaction, il ne serait pas sûr qu'ils le pourraient, la raison résidant selon Jean Caron (1997) dans le fait que la psychologie cognitive est incapable dans sa configuration actuelle d'accueillir les travaux ayant pour objet la conversation, à cause de l'influence qu'y exercent le solipsisme méthodologique et l'ontologie platonicienne d'un individu contemplatif (Trognon, 1992a). En outre, les psychologues et sociologues ethnométhodologues pour qui « n'importe quel thème de logique, d'ordre, de raison, de signification et de méthode est découvert et est découvrable, est spécifié et est spécifiable uniquement en tant que phénomène d'ordre produit localement et naturellement rapportable » (Garfinkel, 1990 : 77) et qui ont inventé l'Analyse Conversationnelle, en tant que « technologie analytique », pour étudier ces phénomènes (Heritage, 1990 : 27) semblent se refuser à toute approche formelle (Trognon, 1994, 1995 ; Grusenmeyer, Trognon, 1995, 1997 ; Trognon, Grusenmeyer, 1997). De sorte que, malgré des avancées significatives d'un côté et de l'autre, on ne dispose pas encore d'un programme « complet » : épistémologique, théorique et méthodologique, permettant d'analyser le double versant, socio-cognitif, de l'interaction conversationnelle (Trognon, Brassac, 1992 ; Trognon, 1994). C'est un programme de ce type que je voudrais rapporter ici en prenant appui sur les travaux accomplis au sein du Groupe de recherche sur les communications de l'université Nancy 2. Je ne me livrerai pas à une présentation complète et systématique de ce programme, je me contenterai d'illustrer la façon dont les choses se présentent, en priant le lecteur qui voudrait aller au-delà d'une simple illustration de se reporter aux publications citées.

Les contraintes que s'impose la logique interlocutoire

Comme il y a une « physique des objets sensibles » avec laquelle nous devons composer dans notre vie quotidienne – l'eau mouille mais pas les particules qui la composent et la table est suffisamment résistante pour accueillir de lourds objets alors que sa structure atomique la révèle pleine de vides –, il y a une phénoménologie des conversations. Et puisque nous expérimentons les conversations auxquelles nous participons *via* cette phénoménologie, c'est

d'elle que doit partir une théorie des conversations. Nous qualifierons de réaliste une théorie qui restitue dans sa conceptualisation des propriétés phénoménales de l'objet dont elle se prétend la théorie. À cet égard, la logique interlocutoire se veut une théorie réaliste des conversations.

Le but de la logique interlocutoire est donc de décrire les événements interlocutoires tels qu'ils surviennent naturellement, indissolublement en tant qu'activité sociale et en tant qu'activité discursive (Trognon, 1999 ; Trognon, Kostulski, 1999 ; Trognon, Coulon, 2001). C'est donc moins la nature des rapports interpersonnels ou des pensées que leurs modes d'existence dans l'interlocution qui importent à la logique interlocutoire. Sur ce plan, on retiendra au moins les cinq propriétés suivantes. Premièrement, dans les conversations, les composants ne se présentent pas de manière isolée ; ils le sont dans des trames formées, non par des propositions mais par des illocutions, donc des activités linguistiques socio-cognitives simples ou complexes et régies par une logique spécifique (Searle, Vanderveken, 1985 ; Ghiglione, Trognon, 1993). Deuxièmement, qu'elles soient élémentaires ou composites, ces illocutions sont distribuées entre plusieurs interlocuteurs (Trognon, Kostulski, 1999). Troisièmement, elles s'élaborent progressivement, pas à pas, de façon située (Suchman, 1987) et opportuniste (Clark, 1996). Quatrièmement, l'élaboration des illocutions suit un développement séquentiel (Gilly, Roux, Trognon, 1999), lequel, cinquièmement, se traduit en même temps en une architecture discursive faite d'actes de langage, d'interventions, d'échanges, de structures et de transactions. Certaines d'entre elles réalisent des jeux de langage (Bromberg, Trognon, 2000) : négociations, débats (Trognon, Larrue, 1994), disputes, etc. D'autres agencent des activités conjointes discursives : faire une transmission entre équipes paramédicales dans un hôpital (Kostulski, Trognon, 1998, 2000 ; Trognon, Kostulski, 1999), organiser l'alternance des prises de parole lors d'une réunion (Larrue, Trognon, 1993) ou non discursives, comme dans Sannino, Trognon, Dessagne et Kostulski (2001), où un tuteur apprend à un novice sur le lieu de travail à se servir correctement d'un marteau-piqueur, l'interlocution servant alors seulement à la coordination des actions (Clark, 1996, 1999).

L'extrait suivant (Bromberg, Trognon, 2000) de l'enregistrement du débat qui opposa Jean-Marie Le Pen à Salem Kaset, dans le cadre de la rencontre Le Pen/Tapie qu'organisa TFI, le 8 décembre 1989 (pour des analyses plus techniques de cet extrait : Trognon, 1991 ; Ghiglione, Trognon, 1993 ; Trognon, Larrue, 1994), donne une idée de la très grande complexité des événements conversationnels que la logique interlocutoire veut étudier :

[...]

K2 : [...] à partir de 1959 ... j'ai fait mes ... l'ensemble de mes études ... j'avais huit ans ... je suis parti d'un département français et je ne savais pas parler français... et l'école de la République m'a appris ce qu'était le français ... et et c'est comme ça que j'ai

- franchi les différentes étapes et je
rends aujourd'hui un grand hommage à mes maîtres qui m'ont
formé... qui ont fait que je suis le fils de ma communale Monsieur le
Punk qu'a fait que ...
- LP34 : je m'appelle Monsieur Le Pen Le Pen Le Pen
K3 : aah je croyais que vous étiez un spécialiste des boutades
- LP35 : ah oui
K4 : hein seulement quand on vous les fout ... quand on vous les met à
vous ...
- LP36 : ah oui oui ... c'est ça vous voyez que vous n'êtes pas tout à fait
encore arrivé à maîtriser la langue
K5 : non ... non non non ... Monsieur Le Pen ... je suis cardiologue ... je
suis pédiatre ... j'ai une formation
- LP37 : tant mieux pour vous
K6 : non non ... quand vous dites que je ne maîtrise pas la langue
française...
- LP38 : la preuve vous avez écorché mon nom
K7 : je suis prêt à débattre devant vous ... Oh ! Vous vous en avez
écorché tellement que vous devriez dans ce domaine être
extrêmement modeste ... Revenons à partir à partir de cette
parenthèse refer ...
Fermons la parenthèse ... donc j'ai vécu [...]
[...]

Dans cet extrait, il y a : des représentations sociales (par exemple, la représentation sociale de l'école républicaine) ; des relations interindividuelles (ici, elles prennent la forme d'un débat sur les identités (la Francité, l'Esprit), débat qui suit tout à fait les règles associées à ce genre d'activité sociale (Trognon, Larrue, 1994) ; et, dans le cadre de ces relations interindividuelles, des relations que les acteurs de celles-ci entretiennent avec des propriétés sociales relativement indépendantes de l'interaction (quand, par exemple, Salem Kaset recourt à son statut social pour justifier sa compétence linguistique mise en doute par Jean-Marie Le Pen), soit au moins trois des quatre niveaux d'analyse que Willem Doise (1982) considère comme typiques de la démarche mise en œuvre en psychologie sociale : respectivement, les niveaux idéologique, positionnel et interindividuel-situationnel.

L'appareil théorique de la logique interlocutoire

L'appareil de description qui satisfait les contraintes précédentes (Trognon, 1999 ; Trognon, Kostulski, 2000), maintenant dénommé logique interlocutoire, intègre organiquement la théorie des structures hiérarchiques de la conversation inventée à Genève autour de Eddy Roulet depuis les années 1980

(Roulet, Auchlin, Moeschler, Rubattel, Schelling, 1985) à la sémantique générale de Daniel Vanderveken (1988, 1990), laquelle constitue une généralisation de la logique illocutoire mise au point par John Searle et Daniel Vanderveken en 1985 (Searle, Vanderveken, 1985).

En logique interlocutoire, la théorie de la sémantique générale n'est pas simplement ajoutée à la théorie des structures hiérarchiques de la conversation. Elle y est au contraire profondément modifiée. Premièrement, les connecteurs de la logique interlocutoire sont les connecteurs de la langue naturelle, voire les marqueurs de structuration de la conversation (Grusenmeyer, Trognon, 1996), interprétés en tant que combinaisons de connecteurs logiques (Kostulski, Trognon, 1998), alors que les connecteurs de la sémantique générale sont ceux de la logique formelle. Deuxièmement, les objets de la logique interlocutoire sont des objets dialogiques (Trognon, Brassac, 1992 ; Trognon, 2002) alors que, dans une tradition résolument chomskienne (Trognon, 1986), ce sont des objets monologiques en sémantique générale. Troisièmement, monotones en sémantique générale, les inférences sont monotones et non monotones en logique interlocutoire (Trognon, Brassac, 1992 ; Ghiglione, Trognon, 1993 ; Trognon, Coulon, 2001 ; Trognon, 2002). Quatrièmement, comme en sémantique générale, les contenus propositionnels des illocutions sont interprétés en logique des prédicats (et des relations) du premier ordre, mais leurs occurrences sont représentées dans des tableaux dialectiques (Barth, Krabbe, 1982) pour restituer le fait que les cognitions survenant dans une conversation sont distribuées sur les interlocuteurs (Trognon, Batt, 2003 ; Trognon, Batt, Schwartz, Perret-Clermont, Marro, 2003), tableaux dialectiques qui sont ensuite corrélés à des déductions naturelles (Lepage, 1991 ; Leroux, 1998) de façon à garder dans le formalisme le fait que la production des cognitions en conversation est gouvernée temporellement (Kostulski, Trognon, 1998 ; Trognon, Coulon, 2001 ; Trognon, Batt, 2003). Une explicitation réaliste du passage de l'organisation grammaticale (syntaxico-sémantique) du contenu propositionnel de l'acte de langage à sa forme logique exprimée en logique des prédicats manque encore mais elle est actuellement en cours d'élaboration (Batt, Trognon, Vernant, 2003).

Déroulement d'une analyse en logique interlocutoire

Une analyse menée en logique interlocutoire se déroule en deux temps. D'abord, on associe à l'interlocution sa représentation formelle grâce à un tableau, dit « tableau d'analyse interlocutoire ». Cette phase, somme toute descriptive, est alors suivie d'une analyse où l'on tente de démontrer l'existence d'une dynamique subjective et intersubjective sous-jacente dont les énoncés portés dans le tableau d'analyse interlocutoire constitueraient des points d'affleurement. Un tableau d'analyse interlocutoire se présente de la façon suivante :

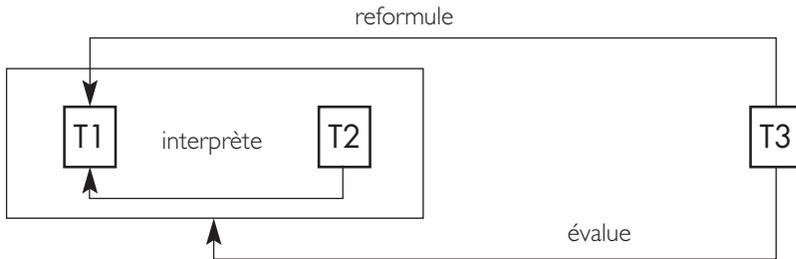
Tableau I :Tableau d'analyse interlocutoire.

Transaction	Structures	Séquentiel	Conversationnel		
			Illocutoire		Cognitif
			Type F(p)	Occur.	C

Les lignes du tableau sont remplies progressivement au fur et à mesure de l'occurrence des composants élémentaires des contributions des participants au dialogue. On transcrit d'abord sur la colonne centrale du tableau (la troisième en partant de la gauche) la position séquentielle du composant ; par exemple IS2 sera le second énoncé de l'interlocuteur S au premier tour de parole de la séquence examinée. Cette étape est essentielle : elle analyse la séquence en ses éléments ultimes qu'elle ordonne en fonction de leur apparition. C'est aussi une tâche préalable dans la mesure où, comme les praticiens de l'analyse conversationnelle l'ont bien montré (Trognon, 1994 ; Trognon, 2002), c'est la séquentialité qui forme l'assise empirique de tous les événements interlocutoires. Ces éléments alors ordonnés reçoivent ensuite leurs interprétations illocutoires (type, par exemple si c'est une assertion ; occurrence, par exemple si cette assertion défend un point de vue), puis cognitives dans la quatrième et la cinquième colonnes respectivement. Les interprétations illocutoires correspondent aux forces des actes de langage qui sont accomplis au cours d'une contribution. Les interprétations cognitives des occurrences de la colonne centrale sont, elles, les contenus propositionnels des actes de langage accomplis par les interactants au fur et à mesure du déroulement de la conversation. Le contenu propositionnel est la représentation par rapport à laquelle une force est mise en œuvre dans le monde. Correspondant à la fonction cognitivo-représentationnelle d'un acte de langage, c'est une proposition représentant l'état de choses visé par l'énonciation, la force étant en quelque sorte l'opérateur de cet état de choses. Ici encore, l'attribution des interprétations illocutoires et cognitives suit l'ordre des occurrences ; mais, il est très important d'insister sur ce point, selon un processus à la fois prospectif et rétrospectif (Trognon, Brassac, 1992 ; Ghiglione, Trognon, 1993). L'interprétation illocutoire type correspond souvent à ce qu'en pragmatique on appelle le « sens de l'énoncé » et l'interprétation illocutoire occurrence au « sens du locuteur », mais pas totalement, car il faut souligner que le sens du locuteur se stabilise conversationnellement. En effet, comme l'écrit Herbert Clark (1996), « dans la conversation, la notion de signification du locuteur doit être remplacée par celle de signification qui est tenue pour étant celle du locuteur. Le changement est minime, mais radical. L'idée est que les locuteurs et les auditeurs essaient de créer une interprétation conjointe de ce que le locuteur est supposé signifier. Une telle interprétation représente donc, non ce que le locuteur signifie en soi – qui peut d'ailleurs changer dans le cours réel de la communication – mais ce que les participants considèrent mutuellement comme étant signifié par le locuteur ». La logique interlocutoire a d'ailleurs proposé une

modèle pour rendre compte du processus permettant de passer dans une interaction conversationnelle du sens du locuteur au sens tenu intersubjectivement comme étant le sens du locuteur (Trognon, Saint-Dizier, 1999 ; Bromberg, Trognon, 2000 ; Trognon, Coulon, 2001 ; Trognon, 2002). Ce mécanisme de l'intercompréhension, qui est gouverné par une application séquentielle des lois de la sémantique générale, se présente alors ainsi (L et I sont le premier et le second locuteurs ; T1, T2 et T3 sont des prises de parole successives de ces interlocuteurs) :

Figure 1 : Modèle de l'imputation conjointe d'une interprétation du premier énoncé en logique interlocutoire.



(T1, T2) constitue une relation d'interprétation. Son second élément énonce (le néologisme est de Varela, 1988), l'interprétation que fait I1 de l'action accomplie par L1 en T1, cette interprétation devenant dès lors mutuellement manifeste (Sperber, Wilson, 1989). Que le second tour de parole (T2) puisse se comprendre comme l'accomplissement d'une interprétation du premier tour (T1) résulte du fait qu'il constitue une action créant un état de choses disponible à chaque interactant, donc susceptible de former « une base partagée pour une interprétation mutuelle de l'intention communicative du locuteur » (Clark, 1996 : 194) et que cet état de choses apparaît à la suite de T1 et donc, conformément aux règles qui gouvernent la communication intentionnelle, en réponse à T1. Plus formellement encore, c'est-à-dire en termes illocutoires, le second tour (T2) sera interprété comme l'action qui satisfait, par défaut (Trognon, Brassac, 1992 ; Trognon, Coulon, 2001 ; Trognon, 2002 ; Trognon, 2003) les conditions de satisfaction d'une certaine interprétation illocutoire du premier tour (T1). {(T1, T2), T3} constitue une relation d'évaluation. L'interprétation de T1 étant accessible à L1 en T2, ce dernier peut la comparer avec sa propre interprétation et énoncer une ratification si les deux interprétations sont semblables, c'est-à-dire si l'interprétation que fait L de son énoncé initial est équivalente à celle de I en T1, ou reformuler T1 si l'interprétation énoncée par I en T2 diverge de celle que L a de son énoncé initial. On voit alors que la principale conséquence de {(T1, T2), T3} est l'accessibilité mutuelle de l'interprétation de I du premier tour (T1). En T2, cette interprétation est évidente pour L. Et en T3, il est évident pour I que cette interprétation est évidente pour L. Deux cas de figure peuvent alors se produire, qui mettent également en jeu des lois de la sémantique générale, selon que T3 confirme ou invalide l'interprétation que fait I de T1. En cas de confirmation, ce que I a compris devient le « sens du locuteur » pour les

participants à la conversation. En cas d'invalidation est signalé un malentendu. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'intercompréhension a progressé. Le côté gauche du tableau restitue grâce à la théorie hiérarchique des conversations l'organisation discursive de l'interlocution examinée en actes, échanges et interventions ; et, par composition de ces différents éléments en structures, voire en transactions. L'extrait présenté précédemment, qui met aux prises Salem Kaset et Jean-Marie Le Pen, constitue ainsi ce que j'appellerai maintenant une « dispute de faces », du reste perdue par Salem Kaset (Trognon, 1994).

Un exemple : logique interlocutoire d'un dialogue de relève de poste

La séquence prise en illustration est un dialogue de relève de poste enregistré dans un atelier de production de pâte à papier (Grusenmeyer, Trognon, 1995, 1996 ; Trognon, Grusenmeyer, 1997) : A est l'opérateur descendant (celui qui quitte le poste de travail), B l'opérateur montant qui va le remplacer sur ce même poste. Ces deux ouvriers travaillent sur une machine produisant des feuilles de papier. Normalement, la feuille arrive sur la machine en partie humide, où elle est justifiée grâce à deux bordeuses situées à l'avant et à l'arrière de la partie humide de la machine. Chaque bordeuse consiste en deux jets d'eau (d'où leur nom de « pissettes ») très fins délimitant les bords de la feuille. Des projections de pâte à papier s'accumulent parfois au niveau des bordeuses engendrant des déchirures (des « casses ») de la feuille. Dans l'extrait, les opérateurs cherchent à comprendre comment ils sont parvenus, au cours de leurs prises de postes successives, à régler correctement leur machine de façon à ce qu'elle ne produise plus de ces « casses » fréquentes au cours de la période précédente et qui les obligeaient à arrêter la production, à nettoyer les bordeuses et à relancer la production de zéro. Bref, les opérateurs construisent conjointement durant ce court extrait une théorie de la réparation qu'ils ont effectuée.

[...]

A1 : [...] et les pissettes, ça a l'air d'aller mieux

B1 : et celle de derrière, elle soulève toujours un peu la feuille, si t'as remarqué.

A2 : ben oui, peut-être. Mais, j'ai pas eu de pâte par rapport à hier, j'ai pas eu de pâte hein.

B2 : j'en ai eue

A3 : t'en as eue ? moi j'en ai pas eue hein

B3 : et j'avais rediminué un peu, parce que je trouvais qu'elle écartait un peu la feuille et ça faisait euh...gicler

A4 : ah oui, moi ce que j'ai, j'ai rouvert, c'est celle de devant ce matin, un tout petit poil, parce que bon, t'as vu aujourd'hui j'ai cassé (le descendant montre le cahier; matin, partie droite), bon, j'ai tiré la pointe euh...trois fois...

B4 : oui

A5 : mais la bande, elle a pas été coupée. J'ai pas nettoyé les pissettes hein. J'ai même pas enlevé la pâte à la main, rien et y en a pas après, y'a juste un peu de fibres, c'est tout hein

B5 : parce qu'elles sont bien réglées.

A6 : c'est aussi bien, hein ?

[...]

Nous sommes donc devant la transcription de l'accomplissement d'une activité sociale, une relève de poste. Une relève de poste est une activité conjointe gouvernée par une intentionnalité collective où chaque participant apporte sa propre contribution en tant que part de l'activité collective (Searle, 1991). Beaucoup de choses se passent dans une activité collective : des choses discursives et des choses non discursives. Ici, la relève contient une activité conjointe discursive consistant à comprendre comment les bordeuses ont été réparées. L'élaboration de cette explication semble parcourir successivement deux phases. En effet, les interlocuteurs paraissent tout d'abord s'opposer, quoique de façon pas tout à fait explicite, pour ensuite tomber d'accord sur une explication qui les satisfait chacun. C'est ce processus que la logique interlocutoire doit restituer, tout d'abord, ainsi que je le disais ci-dessus, en explicitant formellement le déroulement de l'interlocution, puis en élaborant une démonstration de ce que pourraient être les processus « infraliminaires » responsables de ce qui se manifeste dans l'interlocution.

Voici donc, tout d'abord, le tableau d'analyse interlocutoire explicitant formellement ce qui se donne à voir dans l'interlocution. Les énoncés successifs sont interprétés illocutoirement et cognitivement (pour simplifier, nous n'avons pas restitué les architectures qui organisent les énoncés). Cognitivement, les énoncés sont exprimés en logique des prédicats du premier ordre avec M pour aller mieux et ses différents synonymes (être bien réglées), S pour soulever, p pour pissette, pa pour pissette avant et pd pour pissette arrière ; les autres symboles ayant leurs interprétations habituelles. Les énoncés sous-entendus sont exprimés en italiques. Afin de faciliter la lecture du tableau, on a fait précéder chaque formule par son numéro entre parenthèses.

À considérer la partie gauche du tableau d'analyse interlocutoire on voit bien comment l'interlocution se déploie en deux périodes : (A1, ..., B3) où se manifeste une divergence de points de vue, et (A4, ..., A6) où les opérateurs tombent finalement d'accord.

Figure 2 : Analyse interlocutoire de la séquence.

Séquentiel	Conversationnel			
	Illocutoire	Cognitif		
		Pensée commune	A	B
A1 : les pissettes (...) mieux	Assertion		(1) $\forall p Mp \equiv Mpa \vee Mpd$	
B1 : et celle de derrière, elle soulève toujours (...)	Assertion Opposition implicite		(2) $\forall p Spd \supset Mp$	(3) $(Spd \supset \neg Mp) \supset \neg \forall p Mp$
A2a : oui peut-être. (...) A2b : mais j'ai pas eu de pâte (...)	Assertion-Validation Assertion-restriction de l'implicite	(4) Spd (5) $\neg p Mp \dot{\vee} (Spd \dot{\vee} Mp)$		
B2 : j'en ai eue	Assertion			(6) $\neg Mp$
A3 : t'en as eue. Moi j'en ai pas eue	Assertion		(7) $Mpd \vee \neg Mpd$ (8) Mpd	
B3 : et j'avais rediminué (...) et ça faisait gicler	Assertion-explication justification	(9) Mpd (10) $(Spd \vee \neg Spd) \supset Mpd$		(11) $\neg Spd$ (12) $\neg Mpd \wedge \neg Spd$ (13) $(Spd \supset \neg Mpd) \wedge (\neg Spd \supset Mpd)$
A4a : ah oui (...) A4b : c'est celle de devant	Assertion-validation Assertion		(14) Spa (15) $\neg Mpa$ (16) $(\neg Spa \supset \neg Mpa) \wedge (\neg Mpa \supset \neg Spa)$	
B4 : oui	Assertion validation	(17) Spa		
A5 : (...) j'ai même pas enlevé la pâte	Assertion		(18) Mpa	
B5 : (...) elles sont bien réglées	Assertion	(19) $\forall p (Spa \wedge Spd) \supset Mp$		
A6 : c'est aussi bien, hein ?	Expression	(20) $\forall p Mp$		

Il s'agit maintenant de rendre compte de la progression cognitive de l'interlocution. Pour ce faire, convenons de considérer toute assumption émise par un interlocuteur soit comme une prémisse, par exemple, les trois prémisses communes de la ligne 2 du tableau ci-dessous, soit comme une inférence générée : en combinant des prémisses, ou des prémisses et des théorèmes, par exemple $(Spd \vee \neg Spd) \supset Mpd$ dans la colonne de B (la formule est indiquée par un *), ou des prémisses et des théorèmes avec des résultats de sous raisonnements introduits par des hypothèses propres à cet interlocuteur ou qu'il prend à son co-équipier, par exemple $(Spd \supset Mp)$ dans la colonne de A (formule indiquée par **). Si nous convenons, en plus, que les hypothèses qui interviennent dans les sous-raisonnements sont utilisées une à une, nous obtenons la démonstration résumée dans le tableau suivant, qui prouve formellement la possibilité que les opérateurs tombent finalement d'accord après s'être opposés (le lecteur intéressé trouvera une démonstration complète dans Trognon, Batt, 2003).

Tableau 2 : Le raisonnement conjointement mené pour expliquer le solutionnement du problème des projections de pâte.

B		A	
Prémises communes : $Mp \equiv Mpa \wedge Mpd$ $\neg Mp \equiv \neg(Mpa \wedge Mpd)$ $\neg Mp \equiv \neg Mpa \vee \neg Mpd$			
Spd	B1	Discours explicite	Mp A1
		Conclusion d'un raisonnement accessible	Déduction de A qui intègre le discours B1 de B à son propre discours : ** Spd \supset Mp
		Discours explicite	Spd \wedge Mp A2 $\neg(Spd \supset \neg Mp)$ A2
$\neg Mpd$	B2		
		Conclusion d'un raisonnement accessible	Déduction de A qui intègre le discours B2 de B à son propre discours : Mpd
		Discours explicite	Mpd $\vee \neg Mpd$ A3a Mpd A3b
$\neg Mpd$	B2	Discours explicite	
$\neg Spd$	B3a		
$\neg Mpd \wedge \neg Spd$	B3b		
Spd $\supset \neg Mpd$	B3c		
$(\neg Spd \supset Mpd)$	B3c		
Engagement de B à partir de son discours : $(Spd \supset \neg Mpd) \wedge (\neg Spd \supset Mpd)$ Mpd * $(Spd \vee \neg Spd) \supset Mpd$		Conclusions d'un raisonnement accessible	Déductions de A qui intègre le discours de B à son propre discours : Mpd $\neg Spd \supset Mpd$ $(Spd \vee \neg Spd) \supset Mpd$
		Discours explicite	Spa A4a $\neg Mpa$ A4b $(\neg Spa \supset \neg Mpa) \wedge (\neg Mpa \supset \neg Spa)$ A4b
Déductions de B qui intègre le discours de A à son propre discours : $(Spa \wedge Spd) \supset Mpd$		Conclusions d'un raisonnement accessible	Engagement de A à partir de son discours : $(Spa \wedge Spd) \supset Mpd$
Mp	B5	Discours explicite	Mp A6
		Conclusion commune :	
		Mp	

Les pensées, représentées dans le tableau 2 de manière distribuées, pourraient être ensuite rassemblées en une déduction naturelle d'abord distribuée sur les deux interactants, puis rassemblée en une déduction unique qui constituerait le produit cognitif de cette interlocution prise en quelque sorte comme émanant d'un énonciateur collectif. L'idée n'est pas si saugrenue : une telle déduction pouvant représenter la pensée d'un tiers, par exemple d'un animateur qui s'approprierait l'interlocution globalement. Nous ne le ferons pas dans le présent travail (mais cf. Trognon, Batt, 2003) pour ne pas abuser de la patience du lecteur et compliquer inutilement les choses. Notons cependant que la démonstration précédente permet de bien comprendre pourquoi le débat qui semble s'engager en (A1, B1) n'est pas mené à son terme. On peut en effet démontrer (Trognon, Batt, 2003) que B a perdu le débat qu'il a ouvert avec B1, et qu'en affirmant B2 et B3, B est engagé à l'affirmation que la pissette arrière va mieux, c'est-à-dire à la négation de ce qu'il croit affirmer explicitement. Nonobstant, en proposant de s'intéresser au réglage de la bordeuse avant, A, qui protège ainsi la face de son collègue, ne profite pas de cet avantage. Comme quoi, l'affirmation d'une inférence formelle constitue dans la présente situation un acte également social : en ce sens, la relève de poste est vraiment une transaction coopérative.

Conclusion

On a souvent noté que les communications médiatisées qui se développent de plus en plus dans nos sociétés se caractérisaient par le fait qu'elles soustraient ou ajoutent des propriétés à la conversation naturelle. On sait bien, par exemple, que l'usage du téléphone « rétrécit » le contexte du dialogue : reposant uniquement sur le canal auditif, il rend plus difficile l'appropriation intersubjective des émotions véhiculées dans le dialogue (De Gaulmyn, 2002). Des remarques analogues pourraient sûrement être faites pour tous les médias. Ainsi, alors qu'aujourd'hui se multiplient les formes originales d'interaction : à distance, médiatisées par des artefacts (Trognon, 2002), etc., il y aurait urgence à disposer d'une théorie permettant de décrire globalement l'interlocution « naturelle » et de la contraster avec les déviations qu'elle subit dans les nouvelles technologies de communication.

La logique interlocutoire est une tentative en ce sens. Permettant d'exprimer formellement la composition discursivo-cognitive d'une séquence interlocutoire et de démontrer l'occurrence de certains de ses éléments, elle peut être utilisée avec profit pour expliciter formellement une intuition émergeant « à l'esprit » d'un participant ou d'un analyste de cette conversation (Batt, Trognon, Vernant, 2003), pour décrire selon une démarche inductive « les jeux de dialogue » plus ou moins naturels, plus ou moins professionnels qui se tissent dans nos relations et, enfin, pour circonscrire formellement des corrélats interlocutoires d'événements psycho-sociaux s'accomplissant dans les conversations, par exemple en proposant une expression formelle de ce que pourrait être un « apprentissage dans l'interaction » (Trognon, Batt, 2003).

Références

- Bange P., 1987, dir., *L'analyse des interactions verbales : la dame de Caluire*, Berne, P. Lang.
- Barth E., Krabbe E., 1982, *From Axiom to Dialog*, Berlin/New York, de Gruyter.
- Batt M., Trognon A., Vernant D., 2003, « Quand l'argument effleure la conviction : analyse interlocutoire d'une croyance dans un entretien de médecine prédictive », *Psychologie de l'interaction*, 17-18 [en cours de publication].
- Bromberg M., Trognon A., 2000, « La psychologie sociale de l'usage du langage », pp. 293-312, in : Roussiau N., dir., *Psychologie Sociale*, Paris, In Press Éd.
- Caron J., 1997, « Psychologie cognitive et interactions conversationnelles », pp. 221-237, in : Bernicot J., Caron-Pargue J., Trognon A., dirs., *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Clark H., 1996, *Using Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 1999, « On the origin of conversation », *Verbum*, tome XXI, 2, pp. 147-161.
- De Gaulmyn M.T., 2002, « L'émotion au téléphone. De la perception à la reformulation », pp. 83-99, in : Engrand E., Lambalez S., Trognon A., dirs., *Communications en situation de travail à distance*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Doise W., 1982, *L'explication en psychologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1990, « Les représentations sociales », pp. 111-174, in : Ghiglione R., Bonnet C., Richard J. -F., dirs., *Traité de psychologie cognitive 3, cognition, représentation, communication*, Paris, Dunod.
- Garfinkel H., 1990, « The curious Seriousness of Professional Sociology », pp. 69-79, in : Conein B., Formel M. de, Quéré L., dirs., *Les formes de la conversation*, Vol 1, Paris, CNET.
- Gennifey Y., Trognon A., 1986, « L'intelligence artificielle, un outil pour l'étude des conversations », in : Bonnet C., Hoc J. M., Tiberghien G., dirs., *Psychologie, intelligence artificielle et automatique*, Bruxelles, Mardaga.
- Ghiglione R., Trognon A., 1993, *Où va la pragmatique ?*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Grusenmeyer C., Trognon A., 1995, « L'analyse interactive des échanges verbaux en situation de travail coopératif : l'exemple de la relève de poste », *Connexions*, 65, pp. 43-62.
- 1996, « Structures of natural reasoning within functional dialogues », *Pragmatics and cognition*, 4, 2, pp. 305-346.
- 1997, « Les mécanismes coopératifs en jeu dans les communications de travail : un cadre méthodologique », *Le travail humain*, tome 60, 1, pp. 5-31.
- Heritage J., 1990, « Interactional Accountability : a Conversation Analytic Perspective », pp. 23-50, in : Conein B., de Formel M., Quéré L., dirs., *Les formes de la conversation*, vol 1, Paris, CNET.
- Jahoda G., 1988, « Critical notes and reflections on « social representations », *European Journal of Social Psychology*, 18, pp. 195-209.
- Kostulski K., Trognon A., 1998, « Le domaine cognitif de l'interlocution : un exercice d'analyse interlocutoire d'une transmission orale dans une équipe paramédicale », pp. 59-101, in : Kostulski K., Trognon A., dirs., *Communications interactives dans les groupes de travail*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

- 2000, « Analyse des interactions et analyse des activités de travail : l'exemple de la transmission dans les équipes de soin à l'hôpital », *Psychologie du travail et des organisations*, Vol 6, 1-2, pp. 207-226.
- Larrue J., Trognon A., 1993, « Organization of turn-taking and mechanisms for turn-taking repairs in a chaired meeting », *Journal of Pragmatics*, 19, pp. 177-196.
- Lepage F., 1991, *Éléments de logique contemporaine*, Montréal, Paris, Presses de l'université de Montréal/Paris, Dunod.
- Leroux J., 1998, *Introduction à la logique*, Paris, Diderot.
- Levinson S., 1983, *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Moscovici S., 1985, « Comments on Potter and Litton », *British Journal of Social Psychology*, 24, pp. 81-90.
- Perret-Clermont A. N., Schaubauer-Leoni M., Trognon A., 1992, « L'extorsion des réponses en situation asymétrique », *Verbum*, 1992, 1/1, pp. 3-33.
- Piaget J., 1926, *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 1947.
- Roulet E., Auchlin A., Moeschler J., Rubattel C., Schelling M., 1985, *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, P. Lang.
- Sannino A., Trognon A., Dessagne L., Kostulski K., 2001, « Les connaissances émergent d'une relation tuteur-apprenti sur le lieu de travail », *Bulletin de Psychologie*, Tome 54(3), 453, pp. 261-273.
- Searle J., 1991, « L'intentionnalité collective », pp. 227-245, in : Parret H., éd., *La communauté en paroles : communication, consensus, rupture*, Bruxelles, Mardaga.
- Searle J., Vanderveken D., 1985, *Foundations of illocutionary logic*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Sperber D., Wilson D., 1989, *La pertinence*, Paris, Éd. de Minuit.
- Suchman L., 1987, *Plans and situated actions. The problem of human-machine communication*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Trognon A., 1986, « Les modèles linguistiques de la communication », pp. 37-73, in : Ghiglione R., dir., *L'homme communicant*, Paris, A. Colin.
- 1989, « Usages de l'analyse des conversations », *Verbum*, 1989, XII, 2, pp. 133-150.
- 1991, « Sur quelques propriétés internes du débat Le Pen/Tapie », *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 4, 3/4, pp. 305-334.
- 1992a, « Cognitivism et pragmatisme dans la modélisation des fonctions socio-cognitives. », pp. 73-90, in : Cuvelier A., dir., *Psychisme et intelligence artificielle*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- 1992b, « Psicologia cognitiva e analisi delle conversazioni. », pp. 115-157, in : Galimberti C., dir., *La conversazione : prospettive sull'interazione psico-sociale*, Milan, Guerini Studio.
- 1994, « Sur la théorie de la construction interactive du quotidien », pp. 7-52, in : Trognon A., Dausendschoen-Gay U., Krafft U., Riboni C., dirs, *La construction interactive du quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- 1995, « Pragmatique formelle et pragmatique empirique », *L'information grammaticale*, 66, juin, pp. 17-24.
- 1999, « Éléments d'analyse interlocutoire », pp. 69-94, in : Gilly M., Roux J.-P., Trognon A., dirs, *Apprendre dans l'interaction*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

- 2002, « Speech Acts and the Logic of Mutual Understanding », pp. 121-133, in : Vanderveken D., Kubo S., dirs., *Essays in Speech Act Theory*, Amsterdam, John Benjamins.
- 2003, « La productivité du malentendu », pp. 53-64, in : Laforest M., dir., *Le malentendu : dire, mésentendre, mésinterpréter*, Québec, Éd. Nota bene.
- Trognon A., Batt M., 2003, « Comment représenter le passage de l'inter subjectif à l'intra subjectif : essai de logique interlocutoire », *L'Orientalisation scolaire et professionnelle*, à paraître.
- Trognon A., Brassac C., 1992, « L'enchaînement conversationnel », *Cahiers de linguistique française*, 13, pp. 67-108.
- Trognon A., Coulon D., 2001, « La modélisation des raisonnements générés dans les interlocutions », *Langages*, 144, pp. 58-77.
- Trognon A., Grusenmeyer C., 1997, « To resolve a Technical Problem Through Conversation », pp. 87-110, in : Resnick L. B., Säljö R., Pontecorvo C., Burge B., dirs., *Discourse, Tools and Reasoning : Essays on Situated Cognition*, New York, Springer.
- Trognon A., Kostulski K., 1999, « Éléments d'une théorie socio-cognitive de l'interaction conversationnelle », *Psychologie française*, 44, 4, pp. 307-318.
- 2000, « La logique interlocutoire et l'analyse des situations de travail collectif », pp. 71-96, in Benckroun T. H., Weill-Fassina A., dirs., *Le travail collectif : perspectives actuelles en ergonomie*, Toulouse, Éd. Octarès.
- Trognon A., Larrue J., 1994, *Pragmatique du discours politique*, Paris, A. Colin.
- Trognon A., Retornaz A., 1989, « Clinique du rationnel : psychologie cognitive et analyse des conversations », *Connexions*, 53, pp. 69-91.
- Trognon A., Saint-Dizier de Almeida V., 1999, « L'organisation conversationnelle des malentendus : le cas d'un dialogue tutoriel », *Journal of Pragmatics*, 31, pp. 787-815.
- Vanderveken D., 1988, *Les actes de discours*, Bruxelles, Mardaga.
- 1990, *Meaning and speech acts*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Varela F., 1988, *Connaître les sciences cognitives*, Paris, Seuil.